

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 55 (1967)

Heft: 74

Artikel: A propos des aides-vétérinaires

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-271726>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La jeunesse face à l'épargne

(Suite de la page 1)

de leurs gains. Les artifices d'une publicité ingénueuse les incitent constamment à la dépense. Les modes, les « tubes », l'accélération des besoins artificiels, la nécessité « vitale » d'être dans le vent créent un tourbillon... — dans ce même sens, la vente à crédit (« possédez aujourd'hui, payez plus tard ! ») a non seulement supprimé l'épargne (création de réserves en vue d'une acquisition future), mais interverti le processus : la jeunesse (mais est-elle la seule ?) est de plus en plus endettée. Elle a dépassé l'enseignement de l'Évangile et, faisant mieux que les oiseaux du ciel, non seulement elle ne moissonne ni ne sème, elle met en gage ses plumes pour dévorer ce que des grainiers habiles lui fournissent...

Et elle y laisse probablement plus de plumes !

En conclusion ?

Peut-être que — mathématiquement — l'épargne est dépassée, je ne sais pas. Peut-être que les économistes (usurpant progressivement un titre qu'ils méritent de moins en moins puisqu'ils ne prêchent plus l'économie, justement !) ont en mains tous les arguments pour convaincre cette génération de l'inanité de l'épargne, et notamment cette affaire de dévaluation de l'argent...

Peut-être.

Quant à moi, c'est la dévaluation de l'homme qui m'inquiète, bien plus que celle de l'argent. Il est difficile de la traduire en pourcentage et pourtant elle est réelle : le Christ pourrait nous redire encore, à nous qui sommes si forts en calcul : « Que servirait-il à un homme de gagner le monde si l'argent perd son âme ?... » Je sais : on ne croit plus guère à l'âme, on ne sait plus très bien ce que c'est. Mais n'avons-nous pas sous les yeux les signes éloquents de cette perte d'âme, de cette dévaluation de la joie qui n'est plus que plaisir, d'une certaine forme d'espérance que la satisfaction immédiate du moindre désir a supprimée ?

On me taxera peut-être de pessimisme ? mais ce n'est pas être pessimiste que de tenir cette logique ! Thierry Maulnier, lui, est clairvoyant, lorsqu'il écrit : Avouons qu'un avenir entier enfermé dans le « niveau de vie » et privé du « sens de la vie » a de quoi les excuser... »

Trop nombreux sont ceux qui proposent à la jeunesse une comptabilité de vie qui ne comporte plus qu'une colonne : celle de l'avoir. Mais qu'y gagne-t-elle, cette jeunesse ? Elle est à la mode... mais elle évoque — en moins savoureux ! — le « bœuf-mode ». Elle est dans le vent... mais, justement, ce n'est que du vent ! Elle est prise dans un tourbillon de plaisirs... mais où est sa joie ? Les seules économies qu'on lui propose ne sont-elles pas l'économie de tissus pour ses mini-jupes, celle

du coiffeur pour ses cheveux longs, et celle du savon pour la crasse idéale du « provo ». Si encore ça lui rapportait un regain d'intérêt à la vie... mais non ! Tristement conventionnelle, blasée, cafardeuse, désenchantée, elle est, selon le mot de Jean-René Huguenin « revenue de tout avant d'avoir été nulle part ».

Tels sont les signes incontestables de sa dévaluation. En les dénonçant ici, ce n'est pas le procès de la jeunesse que je fais : c'est le procès de ceux qui l'ont grugée en lui faisant croire que ce nouveau schéma de vie était « payant ».

En d'autres termes, en abandonnant le sens de l'épargne, le sens de l'économie, on a peut-être donné son congé au sens du bonheur, tout simplement, dans la mesure exacte où le bonheur consiste plus à espérer qu'à posséder. Je ne crois pas à l'efficacité d'une croisade qui se donnerait pour tâche unique de remettre en honneur le sens de l'épargne. Je crois plutôt à l'urgence d'une action concertée de tous les milieux responsables (ne parlons pas, de grâce, de « milieux intéressés » !) en vue de redonner à nos contemporains — quel que soit leur âge — un nouveau sens des valeurs, découlant du sens de leur valeur propre consécutif à la réévaluation de leur âme. Dès qu'il est question du sens de la vie, on doit bien en passer par là !

Création d'une Fédération des Ecoles de parents

Le 4 mars 1967, les représentants des Ecoles de parents de quatorze cantons, de la Fondation Pro Juventute et de la communauté de travail catholique suisse pour la formation des parents, ont constitué une Fédération suisse des Ecoles de parents. Le conseiller national Frei, de Winterthour, a été élu président.

La nouvelle Fédération se propose instamment de susciter la fondation de nouveaux groupements cantonaux, d'encourager l'organisation de cours de formation d'animateurs de groupes, de représenter les Ecoles de parents auprès des organisations nationales et internationales.

A propos des aides-vétérinaires

Une aimable lectrice nous ayant demandé si le métier d'aide-vétérinaire existe chez nous, nous avons pris contact avec le Service vétérinaire cantonal, lequel nous a fait savoir que ce métier n'a pas cours en Suisse. En revanche, il est courant en France. Aussi, si cette lectrice le désire, elle peut obtenir tous renseignements à ce sujet à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, à Paris.

L'Helvétie.

Pour vos tricots, toujours les

Laines Duruz

Le plus grand choix de la Suisse romande

Léon Smulovic

- HORLOGERIE
- BIJOUTERIE

Grand choix de montres, bijoux, chevaillères, alliances or.

Genève, Terrassière 5
Tél. 36 54 89

OUVROIR DE L'UNION DES FEMMES AUX PETITS LUTINS

9, rue de la Fontaine - Tél. 25 35 66
GENÈVE

Le vêtement d'enfant pratique et seyant

Haute-Couture
Prêt à porter

Ida-Laurence

10, rue du Vieux-Collège - Genève - Tél. 25 00 85
Bijoux-fantaisie de Paris

Un document inédit

(Suite)

Carmen-Sylva, la reine-poète

par Yvonne Cantacuzène

Son oncle, le Duc de Nassau lui conseille de ménager sa santé, de dormir davantage. — « La génération à venir se soucierra peut-être moins de ma santé que de mes écrits... » hasarda-t-elle. Taquin, le vieux duc réplique : « Ne crois pas qu'après ta mort, on lira encore un seul mot de tes œuvres. » Et sa nièce de prendre au sérieux ces paroles badines : « Croyez-vous, écrit-elle à une personne de son entourage, que je sois en train d'éteindre comme poète... ! Ce serait une raison de suicide ! » Sa plume lui est « plus chère que mère et frère ». Elle eut donné sa vie pour avoir un fils mais ne donnerait pas sa plume.

Carmen Sylva écrivait avec une telle facilité que jamais elle corrigeait ou raturait. Le sujet de ses écrits mûrissait dans son cerveau et y demeurait parfois une année. Puis, soudain, sa plume se mettait à courir sans hésitation ! Le besoin d'écrire commence dans mes doigts, expliquait-elle, « le cerveau ne fait que suivre ». Puis, comme pour s'excuser, elle ajoutait : « Je ne fais que ce que je ne puis éviter. »

Si grande était sa crainte d'importuner son prochain qu'ayant souffert de troubles de la vue et obligé d'avoir les yeux bandés pendant quelques temps, elle écrivait à tâtons en dirigeant de l'index son crayon. Elle ne dictait jamais. La nécessité d'avoir à montrer « à nu » au scripteur, son inspiration, la paralysait. Quand on la priait de lire ses poèmes en famille, à Neuviel ou ailleurs, elle ne levait les yeux sur ses auditeurs qu'une fois sa lecture terminée. Et alors elle prétendait « avoir chaud comme une écolière devant ses examinateurs ». Elle eût aimé se glisser inaperçue hors de la pièce quand tout au contraire, elle devait rester assise à écouter des éloges, des commentaires qui l'horripilaient.

Jusqu'à sa trentième année, elle n'écrivit que pour elle-même. Ce fut par ses propres forces intérieures et par sa joie à créer dans la solitude de son âme de poète, qu'elle surmonta sa douleur maternelle. Sa répugnance à être célébrée provenait surtout de ce que la couronne royale pesait à son front de poète. Son titre de reine lui semblait faire obstacle à sa vraie personnalité.

Elle chercha à échapper à ce titre en publiant ses premiers vers sous le nom de Wedi, anagramme de Wied. Puis après elle se composa un pseudonyme qui exprimait son amour pour la forêt et le chant des oiseaux qui y vivent. Pseudonyme à consonance latine comme la langue que parlait son peuple.

« Carmen, le chant, Sylva, la forêt, elle-même. Elle chante son chant, la superbe forêt. Et si n'étais née au fond du bois que j'aime. Pour redire ce chant, mon luth serait muet. Je le tiens des oiseaux et des vertes ramures Dont mon oreille a su recueillir les propos. J'y ai mis mon âme et dans leur doux murmure, La forêt et le chant n'invitent au repos. »

A-t-elle dû sa célébrité au fait qu'elle était reine ? Une poétesse-reine ou une reine poétesse est certes une singularité, Carmen Sylva détestait se voir traitée en souveraine, ainsi que ce fut le cas lors de son séjour en Angleterre. Son extrême sensibilité lui disait que c'était sa royauté plus que son talent qui émouvaient le monde britannique. Le mot *snob* n'est-il pas un mot anglais ?

En fait, sa facilité à versifier, a nui à sa prose. « La Reine Elisabeth occupe dans la littérature, une place non moins molinide comme prosateur », dit un critique français. Assertion qui ne nous semble pas tout à fait justifiée. Carmen Sylva, cette pure poétesse ne savait pas marcher sur terre. Elle apporta à la rédaction de ses nouvelles et de ses romans (en partie écrits avec la collaboration d'une femme de lettres allemande de son entourage) la manièvre en quelque sorte aérienne dont elle chante en vers.

La prose demande un travail dont la Reine-poète ne se préoccupa pas. Tandis qu'on peut la considérer comme l'un des meilleurs écrivains lyriques de la littérature allemande, sa prose déçoit. Certes, une plume aussi douée que la sienne ne manque jamais d'attrait. L'ambiance poétique qui s'y trouve, charme malgré tout. Mais l'absence de travail s'y fait sentir. Carmen Sylva jette sur la page telles quelles, les pensées que lui inspirent sa nature primesautière et l'exubérance de son imagination. Elle esquisse de manière superficielle. Rien n'est profondément réfléchi et encore moins raisonné.

Malgré son besoin d'activité, cette poétesse-née ignore ce qu'est le vrai travail du prosateur qui tourne et retourne sa phrase, la polit, la décente... Tirer de la née une phrase informe, éclose d'une intuition initiale, l'examiner à la lueur du raisonnement conscient, et de la science stylistique, ce laboue impatiemtante Carmen Sylva. De sa belle écriture spontanée, elle note ses fuyantes impressions. L'éclair de sa pensée s'accorde harmonieusement avec sa disposition du moment qui n'a peut-être pas eu le temps de descendre jusqu'au tréfonds d'elle-même. Des faits qui lui semblent transcendants quittent sa mémoire une heure après l'avoir passionnée. Se rend-t-il compte de ce manque de laboue ? — « Byron et George Sand faisaient de même... » dit-elle avec insouciance. L'une de ces Pensées¹ affirme pourtant : « Il n'y a qu'une consolation : le travail ». Mais pour cette nature altruiste à l'excès, le travail consistait en tout autre chose qu'à « piocher » des phrases. — « Aider autrui, faire autant de bien qu'on peut le faire sur cette terre... » notaient-elle déjà dans son Journal de jeune fille.

¹ « Pensées d'une Reine » ouvrage couronné par l'Académie Française.

(à suivre)